

stéréotypes (l'aventurière, la fidèle, la victime, la suffragette, l'artiste), stéréotypes qui, par ailleurs, s'appliqueraient aussi bien aux hommes qu'aux femmes. Cependant, si la conclusion déçoit et si la valeur synthétique du livre n'est pas tout ce qui est promis dans l'introduction, *Vièrges folles, vièrges sages* est d'une lecture agréable, parfois surprenante, et qui ne manque pas de stimuler la réflexion.

Alan MacDonell  
University of Manitoba

**PRIMEAU, Marguerite A. (1996) *Ol'Man, Ol'Dog et l'enfant et autres nouvelles*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 84 p. [ISBN: 2-921347-33-4]**

Le recueil de Marguerite Primeau intitulé *Ol'Man, Ol'Dog et l'enfant et autres nouvelles* se compose de six nouvelles qui s'adressent à un public varié. Les adolescents comme les adultes pourront, par cette lecture, se (re)pencher sur des époques passées (la Prohibition, par exemple) autant que sur des problèmes actuels (comme celui de l'enfance handicapée). Passé et présent sont indissociablement mis en scène dans chaque nouvelle, et Marguerite Primeau mène cette exploration thématique et dramatique par l'entremise de personnages issus d'un contexte canadien, et dont elle dégage l'universalité des actions, des préoccupations ou des destins.

Qu'y a-t-il de canadien dans ces nouvelles? D'abord un paysage géographique, historique et social toujours présent, directement brossé, ou apparaissant en filigrane: la côte du Pacifique avec ses arbousiers (p. 14), ses pins Douglas (p. 15) et ses chalets «en bois de cèdre» (p. 1), la campagne de l'Ouest avec tel «*homestead* indéfrichable» (p. 50), la réserve du Lac-aux-Malards (p. 49), l'importance du baseball et du hockey «dans un petit village des Prairies» (p. 27-28) et une société multilingue et multiculturelle où cohabitent francophones, anglophones, Amérindiens, Irlandais, Vietnamiens, etc. Certains mots, liés à l'histoire d'un peuple, deviennent épisodes de récits: pogrom (p. 25), *leprechaun* (p. 45), etc.

Plus spécifiquement, des éléments canadiens-français entrent dans la composition des textes, soit par la langue des personnages, soit par le biais de la sensibilité marquée d'un auteur envers sa langue, quand cette langue (le français en l'occurrence) coexiste avec une langue majoritaire (l'anglais). Dans le cas des personnages, ils s'expriment naturellement avec la langue française qui leur est propre, émaillée de régionalismes, comme en témoignent les paroles rapportées et les dialogues: «C'est c'qu'on fait icitte à soir» (p. 43), ce «mal dégrossi» (p. 44), «T'as des goûts dispendieux, ma fille!» (p. 51), etc., autant de fragments de langue qui ancrent les personnages à un terroir. Quant à la conscience linguistique qui caractérise les locuteurs d'une langue minoritaire, elle transparait parfois chez l'auteur quand Marguerite Primeau intègre à son récit des réflexions explicites ou tacites sur la langue, sur des traits particuliers au français: le genre des noms d'objets – «pourquoi pas "le lune" et "la soleil", pourquoi pas "la maison" et jamais *it* comme en anglais» (p. 26) –, la prosodie – accent du farceur (p. 39-40) ou «accent cri» (p. 52) – et la syntaxe – «Mon petit ami "de" juif» (p. 25).

La centralité du thème des minorités culturelles est également caractéristique de nombreuses œuvres canadiennes et, plus généralement, nord-américaines. Dans les nouvelles de Marguerite Primeau, tous les personnages appartiennent au moins à un cercle (voire à plus d'un cercle) minoritaire: l'ancien professeur retraité (et exilé social), le petit Jacob (échappé d'un pogrom d'Europe), la pleureuse irlandaise, les vieillards, l'enfant handicapé, la malade mentale franco-albertaine que, de surcroît, on appelle «Frenchie», l'Amérindienne qui épousa un Français, etc.

Pourtant, le fait que tant d'origines variées soient réunies en un seul recueil déplace l'éclairage du particulier au général: l'espace géographique et social canadien sert de toile de fond à une réflexion sur le temps et le souvenir, à l'expérience universelle de la solitude et de la tendresse, et à une recherche de l'identité individuelle, hors de toute appartenance ethnique ou sociale.

Des repères temporels externes jalonnent chaque histoire: enfance en 1932 (p. 27) et «grand-mère» aujourd'hui (p. 34), Dachau et Auschwitz (p. 35), pirates des mers d'Asie (p. 70),

époque actuelle du tourisme (p. 20). Néanmoins, ce qui est au cœur de chaque nouvelle (et ce, conformément au genre même qu'est la nouvelle), c'est un repère temporel interne, unique à l'histoire du personnage principal, un moment privilégié qui a infléchi le cours de sa vie. Chaque nouvelle se lit donc comme la découverte de ce moment central. L'auteur nous y conduit en laissant ses personnages se souvenir directement, à la première personne («Mon petit ami "de" juif», «Granny» et «Une veille de Noël»), ou indirectement, à la troisième personne («Ol'Man, Ol'Dog et l'enfant», «Mémère Desjarlais» et «Les sapins de Madame Trotte-menu»). À travers leur discours se perçoivent leurs efforts pour trouver ou accepter leur identité. Cette recherche identitaire, soumise à l'épreuve de la solitude et à l'expérience de la tendresse, est soulignée de diverses manières par l'auteur, notamment par l'importance accordée aux surnoms: le Fils de Cybèle de la nouvelle éponyme du recueil (p. 10), Nanette et Jacky (p. 25), Madame Trotte-menu (p. 73), etc. Entre le nom (officiel) et le surnom (acquis), un événement s'est glissé. C'est à la découverte de cet événement que Marguerite Primeau nous convie, par la lecture de ses nouvelles au style simple, précis, léger – et touchant, parce qu'on y sent que l'auteur a pris le temps d'écouter ceux qui parlent d'une voix faible ou d'une voix rare.

Liliane Rodriguez  
University of Winnipeg

**ZORAN et TOUFIK (1996) *Louis Riel, le père du Manitoba, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 48 p. [ISBN: 2-921353-44-X]***

En mars 1992, la Chambre des communes à Ottawa adoptait une résolution reconnaissant «le rôle unique et historique de Louis Riel comme fondateur de la province du Manitoba et son entrée subséquente dans la fédération canadienne» (Maurice Girard, *La Presse de Montréal*, mercredi 11 mars 1992). Ainsi, 107 ans après avoir été pendu, Louis Riel passait du statut de traître à celui de «père du Manitoba», et c'est pour souligner ce fait historique et pour faire (re)découvrir la vie de cet homme exceptionnel que les Éditions des Plaines